



Jules Vallès, "La Rue"

L'Événement, 13 novembre 1866, p. 1

Source: RetroNews

LA RUE

Comme j'aurai pour collaborateur, si je mène à bien cette chronique, le public tout entier, j'en trace en deux mots la préface.

Mes confrères Albéric Second, Jules Richard, Rochefort et Wolff, qui parlent au peuple du haut du balcon, courent après l'actualité historique ou littéraire, et rien n'est intéressant, je le sais, comme l'étude toute chaude sur la pièce qui naît ou la célébrité qui meurt.

Pourtant, dans un journal qui se vend dix centimes, deux sous, et qui doit tirer à cinquante mille, il est un public de lecteurs qui ne connaît point l'attrait saisissant des *premières*, tout au plus s'intéresse-t-il à deux ou trois théâtres, à trois ou quatre comédiens. Quant aux illustrations qui meurent, il en est plus d'une dont il ne tient guère à savoir l'histoire. A peine connaissait-il leur nom pendant leur vie. C'est pour ces lecteurs-là, que je voudrais écrire. Dans *L'Événement*, qui veut se vendre à la foule, je voudrais faire un courrier pour la foule.

Ma Chronique ne s'emparant pas de l'actualité brûlante, je paraîtrai au jour où les autres n'auront pas d'aliments ou se reposeront. Il ne meurt pas tous les soirs un homme ou une femme célèbre, et un chroniqueur peut avoir un rhume à soigner ou un voyage à faire. J'aime mieux, je l'avoue, avoir du temps, ma liberté, et je pourrai chercher mon butin à mes heures.

— Sous ce titre : LA RUE, je ne publierai pas un almanach de saltimbanques ou une iliade de faubourciens, mais je serai à l'affût des comédies joyeuses, des drames terribles qui se jouent chaque jour sur le pavé. Ici, c'est un charlatan; là-bas, c'est un assassin; une femme bat son mari, une maîtresse tue son amant. C'est le sang du meurtre, ou la flamme de l'incendie!

Le fait divers a annoncé la veille le désastre ou le crime; je vais, le lendemain, à travers les tristesses, les cendres, ramasser les détails poignants: je passe du théâtre dans la coulisse, de la scène publique dans la maison privée: le tribunal jugera les coupables: Valentin peindra l'audience; j'irai moi, sur les lieux mêmes, et je suivrai les traces de l'accident ou du malheur, écoutant pour vous les rejeter les cris de désespoir ou de regret, recueillant les paroles touchantes, les larmes amères.

Je n'aurai pour émouvoir qu'à bien regarder et à tout dire.

Je me souviens d'avoir, à Paris, sur le boulevard des Invalides, campé en face d'un éboulement jusqu'à l'heure où les hommes engloutis eurent été retirés: Je n'avais pas faim, je n'avais pas soif, j'entendais les cris de ces malheureux qui, sous terre, couverts de sable, la tête entre deux madriers, oreiller de leur agonie, hurlaient: «*Sauvez-nous!*»

Un des trois, je le vois encore, disait: «*Montrez-moi mon enfant!*» — Et, par le trou du gouffre, on lui montra sa fille. On put leur faire passer du pain, du vin; j'entre-

voyais dans cet enfer leur tête, je pus toucher une main, j'aidai à retirer une jambe : la terre croula, et ils furent engloutis de nouveau. J'étais venu à 5 heures du soir; je partis à 5 heures du matin, au moment où l'on exhuma deux cadavres et un agonisant. Si j'avais raconté, en rentrant, mes impressions, tous ceux qui m'auraient lu auraient frémi.

Une autre fois, à Londres, je lis sur les murs qu'on vient de trouver empoisonnés dans un coffee-house d'Holborn trois enfants. C'est un gentleman qui les a conduits, l'avant-veille et qui, depuis le matin, a disparu. On promet 2,500 francs de récompense à qui aidera à découvrir le coupable. Je ne mange pas de ce pain-là;—mais, arrêtant le premier cab qui passe, je me fais conduire au coffee-house. Je vais voir les enfants sur le lit même où ils ont rendu l'âme; ils avaient l'air endormis seulement! — Un homme arrive, en cheveux gris, tête de juif, visage labouré par les rides.

C'est le père; il dit que ces enfants sont les siens, qu'ils ont été pris chez lui, deux jours avant, par un individu dont il sait le nom : il était l'amant de sa femme; ces trois êtres qu'il a tués sont peut-être de lui. Je regarde, j'écoute, je voudrais en savoir plus. Je suis ce malheureux à travers les rues, je trouve moyen d'entrer dans sa maison. Voici la chambre où vivaient les victimes; je vois un cheval de bois cassé, qui traîne dans un coin, un livre d'images sur le poêle froid et plein de cendres. Je cherche s'il ne reste point par là quelque souvenir de la mère adultère.

J'aperçois un gant fané, de couleur tendre; on dut en trouver un pareil dans la maison de Bovary!

J'écoute parler cet homme : sa voix ne tremble pas; son œil est sec, mais il est vieux; on dirait un maître d'école, et, en effet, j'entends le pas des petits garçons qui quittent la classe, et j'ai le frisson en voyant ces innocents traverser le corridor de la maison maudite!

Je sors; on m'entoure. Je savais mal l'anglais, je parlais par gestes; mais l'on me re-

gardait, on m'écoutait : une femme en guenilles, qui portait sur ses bras un enfant chétif, pleura quand je parlai du cheval de bois!...

Je ne demande pas au ciel qu'il y ait expressément pour moi des éboulements, des empoisonnements, des assassinats; mais puisqu'il ne peut pas les empêcher, j'en contemple avec tristesse l'horreur et j'en retrace l'affreux tableau. On revient de là troublé, navré; mais il ressort de ces engagements une leçon, et l'émotion qu'on éprouve profite au bien.

Laissons là les drames agités, les têtes désolées.

La rue n'a-t-elle pas sa vie pittoresque et joyeuse?

Il est tel être, drôlement mis, homme ou femme, que chacun, dans Paris, a coudoyé et qu'on retrouve tous les matins dans les flots de la foule, sous un casque de zinc ou un bonnet d'astrakan, une jupe de saltimbanque ou une houppelande d'octogénaire; on voudrait savoir leur histoire. J'ai toujours eu, pour ma part, cette curiosité, et je ne puis voir un original sans m'attacher à sa personne ou l'attacher à la mienne, jusqu'à ce que je l'aie sondé à fond et que j'aie eu son âme.

Il y aurait, ce me semble, quelques masques à soulever encore et des aventures singulières à raconter.

Qu'est-ce donc, par exemple, que cet homme habillé en officier supérieur, avec un képi à cinq galons, un pantalon tout frangé d'or, teint jaune, barbe grise, qui a dix-huit bagues à chaque main, des traînées de crachats sur la poitrine, et dont les doigts de pieds trouent les souliers?

Chaque boulevard, chaque quartier, ce jardin, ce square, ont leurs habitués excentriques, entêtés, qui font retourner la tête à tous les passants. Leur biographie, si on la tenait, aurait une saveur sans pareille.

Les maisons aussi ont leur physionomie et leur histoire; physionomie qui change suivant qu'on est dans le quartier des oisifs ou des artisans, des riches ou des pauvres, des aventuriers en chasse ou des officiers en retraite. Rue de la Huchette, on couche à cinq sous; aux fortifications, il est des arbres sous lesquels dorment les philosophes.

C'est un grand homme qui est né dans cette chambre, ou qui est mort dans ce galetas. Ici a demeuré Lacenaire; plus haut, c'était Jean-Jacques. S'il se trouve en route l'atelier d'un peintre célèbre, l'hôtel d'un banquier il-

lustre, on le dit, et la chronique peut être un guide à la fois historique et amusant à travers les rues de Paris.

Je choisirais, de préférence, je l'avoue, les endroits ignorés, les terrains populaires, et je rechercherais les tableaux émouvants, bizarres, contrôlant la légende, ressuscitant les drames.

Les ouvriers, les malheureux, tous les laborieux et les souffrants auraient en moi non pas un avocat, mais un historien, et je ne craindrais pas de m'arrêter quelquefois dans les maisons des pauvres, dans l'atelier des travailleurs. Je ferais la statistique du salariat et si je n'avais peur d'effrayer, celle de la misère.

Je prends ce titre : LA RUE, pour indiquer le caractère populaire de mes articles :

Je suis du peuple, et ma chronique aussi.

JULES VALLÉS.

